

Il a été imprimé, en sus du tirage ordinaire :

500 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 560).

30 — sur papier de Chine (nos 1 à 30).

30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés. N^o 77

Il a été fait en outre un *tirage spécial* en GRAND PAPIER (format in-8^o), ainsi composé :

170 exemplaires sur papier de Hollande (nos 31 à 200).

15 — sur papier de Chine (nos 1 à 15).

15 — sur papier Whatman (nos 16 à 30).

200 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce dernier tirage sont ornés d'un PORTRAIT.



PRÉFACE



MATHURIN *Regnier*, qui signait *Rénier*, et dont le nom est souvent écrit à tort *Régnier*, naquit à Chartres au mois de décembre 1573. Son aïeule, *Marie-Edeline Desportes*, mère de l'illustre poète de ce nom, le tint sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Saturnin, de Chartres, le 22 du même mois.

Le père du nouveau-né, *Jacques Regnier*, honorable bourgeois de la ville de Chartres, avait épousé *Simone Desportes*, fille de *Philippe Desportes* et de *Marie-Edeline*, et sœur de l'abbé de Thiron et de *Thibaut Desportes*, grand audientier de France.

Cette famille était nombreuse et riche. *Jacques Regnier* suivit, pour élever son fils, les conseils de son beau-frère, qui pouvait un jour favoriser l'enfant de la protection la plus efficace et lui léguer sa fortune.

nombre de grands esprits, sont, à ce titre, appelées à passer d'âge en âge comme un des miroirs du cœur humain.

On a comparé Regnier à Boileau, le seul satirique duquel, en effet, on puisse le rapprocher. Il y a tout un monde entre ces deux hommes, entre ce versificateur et ce poète.

Lorsque l'on juge un homme de génie, il faut, par un effort de l'imagination, chercher pour ainsi dire à prendre un point d'appui au-dessus des siècles, apprécier l'état des mœurs, celui de la langue, les troubles ou la tranquillité des temps, les progrès de la civilisation, et faire entrer en ligne de compte des éléments si divers, pour voir comment leur influence a pu s'exercer sur les hommes qu'il s'agit de juger. Si l'on procède ainsi, que de malentendus, de témérités, de préventions, de fausses doctrines, évités ! Une nouvelle vue sera donnée au critique, et ce qui s'appelait sévérité deviendra indulgence, comme l'admiration, froideur.

Pourquoi ne pas procéder de la sorte à l'égard de Regnier et de Boileau ? Il faut être bien ingrat envers le premier pour méconnaître que notre littérature lui doit plus en somme qu'elle ne doit au second. N'oublions pas l'appoint de force et de vigueur qu'il est venu apporter à la langue. L'efféminement des Valois avait gagné peu à peu les lettres, et le pathos et l'enflure, très-rarement éclairés par une lueur de génie,

étaient devenus les principaux caractères de toutes les œuvres de l'esprit. Regnier ne fit appel qu'à la sincérité, au bon sens, à la franchise et à la passion. Boileau avait-il ce tempérament? a-t-il montré ce courage? Il est resté l'homme et le courtisan de son temps, comme il était le flatteur de son roi, et il n'a d'autre mérite que de parler correctement une langue arrivée à son apogée. Ses jugements ont induit deux siècles en erreur sur le compte de beaucoup de ses devanciers; il eût été mieux à lui de montrer de l'indulgence et de ne pas s'unir aux critiques secondaires du temps qui osaient porter des jugements comme celui qu'on va lire. « Les auteurs les plus polis des derniers règnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices et l'admiration de la vieille cour sont le rebut des provinces et du peuple; les mots et les phrases de ce temps-là sont comme ces habits antiques dont on ne se sert que dans les mascarades et dans les ballets. » (Entretiens d'Ariste et d'Eugène, 1687.)

Les plus récents éditeurs des œuvres de Regnier, MM. Viollet Le Duc et Poitevin, n'ont rien découvert qui ait ajouté à la gloire littéraire du poète. Le premier même a oublié dans son volume, d'ailleurs si estimé et si estimable, une des pièces de l'édition de 1613, Le tout-puissant Jupiter, alors qu'il en colligeait d'apocryphes dans les recueils du XVII^e siècle. M. de Barthélemy, auteur d'une édition publiée



AU ROY

SIRE, je m'estois jusques icy resolu de tesmoigner par le silence le respect que je doy à Vostre Majesté. Mais ce que l'on eust tenu pour reverence le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faisant du bien, m'inspirer avec un desir de vertu celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict et du plus victorieux monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y avoit une statuë qui rendoit un son armonieux toutes les fois que le soleil levant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) avez vous fait en moy, qui, touché de l'astre de V. M., ay receu la voix et la parole. On ne trouvera

Car, pour dire le vray, c'est un pays estrange,
 Où, comme un vray Prothée, à toute heure on se change,
 Où les loix, par respect, sages humainement,
 Confondent le loyer avec le chastiment,
 Et, pour un mesme fait de mesme intelligence,
 L'un est justicié, l'autre aura recompense.

Car, selon l'interest, le credit ou l'appuy,
 Le crime se condamne et s'absout aujourd'huy.
 Je le dy sans confondre en ces aigres remarques
 La clemence du Roy, le miroir des monarques,
 Qui, plus grand de vertu, de cœur et de renom,
 S'est acquis de clement et la gloire et le nom.

Or, quant à ton conseil qu'à la cour je m'engage,
 Je n'en ay pas l'esprit non plus que le courage :
 Il faut trop de sçavoir et de civilité,
 Et, si j'ose en parler, trop de subtilité ;
 Ce n'est pas mon humeur, je suis melancolique,
 Je ne suis point entrant, ma façon est rustique,
 Et le surnom de bon me va tout reprochant,
 D'autant que je n'ay pas l'esprit d'estre meschant.

Et puis je ne sçauois me forcer ny me feindre ;
 Trop libre en volonté, je ne me puis contraindre ;
 Je ne sçauois flatter, et ne sçay point comment
 Il faut se taire accort, ou parler fausement,
 Benir les favoris de geste et de parolles,
 Parler de leurs ayeux au jour de Cerizolles,
 Des hauts faits de leur race, et comme ils ont acquis
 Ce titre avec honneur de ducs et de marquis.

Je n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie ;
 Je ne puis m'adonner à la cageollerie ;

Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante,
Qu'elles ont à leur suite une troupe beante
De langoureux transis, et, pour le faire court,
Dire qu'il n'est rien tel qu'aymer les gens de court,
Alegant maint exemple en ce siecle où nous sommes
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoi,
Pourveu qu'elle soit riche et qu'elle ait bien de quoy.
Quand elle auroit suivy le camp à la Rochelle,
S'elle a force ducats, elle est toute pucelle.
L'honneur, estropié, languissant et perclus,
N'est plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus.

Or, pour dire cecy, il faut force mistere,
Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire.
Il est vray que ceux-là qui n'ont pas tant d'esprit
Peuvent mettre en papier leur dire par escrit
Et rendre par leurs vers leur muse maquerelle !
Mais, pour dire le vray, je n'en ay la cervelle.

Il faut estre trop prompt, escrire à tous propos,
Perdre pour un sonnet et sommeil et repos.
Puis ma muse est trop chaste et j'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner un ouvrage.
Pour moy, j'ay de la court autant comme il m'en faut.
Le vol de mon dessein ne s'estend point si haut ;
De peu je suis content, encore que mon maistre,
S'il luy plaisoit un jour mon travail reconnoistre,
Peut autant qu'autre prince et a trop de moyen
D'eslever ma fortune et me faire du bien,
Ainsi que sa nature, à la vertu facile,
Promet que mon labeur ne doit estre inutile,

Et qu'il doit quelque jour, mal-gré le sort cuisant,
 Mon service honorer d'un honneste present,
 Honneste et convenable à ma basse fortune,
 Qui n'abaye et n'aspire, ainsi que la commune,
 Après l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs
 Que Rome departit aux vertus des seigneurs.

Que me sert de m'asseoir le premier à la table,
 Si la faim d'en avoir me rend insatiable,
 Et si le faix leger d'une double evesché,
 Me rendant moins content, me rend plus empesché;
 Si la gloire et la charge à la peine adonnée
 Rend sous l'ambition mon ame infortunée?
 Et quand la servitude a pris l'homme au colet,
 J'estime que le prince est moins que son valet.
 C'est pourquoy je ne tends à fortune si grande;
 Loin de l'ambition la raison me commande,
 Et ne pretends avoir autre chose, sinon
 Qu'un simple benefice et quelque peu de nom,
 Afin de pouvoir vivre avec quelque assurance,
 Et de m'oster mon bien que l'on ait conscience.

Alors, vrayment heureux, les livres feuilletant,
 Je rendrois mon desir et mon esprit contant :
 Car, sans le revenu, l'estude nous abuse,
 Et le corps ne se paist aux banquets de la Muse :
 Ses mets sont de sçavoir discourir par raison
 Comme l'ame se meut un temps en sa prison,
 Et comme, delivrée, elle monte divine
 Au ciel, lieu de son estre et de son origine;
 Comme le ciel mobile, eternal en son cours,
 Fait les siecles, les ans, et les mois, et les jours;

Comme aux quatre elemens les matieres encloses
 Donnent comme la mort la vie à toutes choses ;
 Comme premierement les hommes dispersez
 Furent par l'armonie en troupes amassez,
 Et comme la malice, en leur ame glissée,
 Troubla de nos ayeux l'innocente pensée :
 D'où nasquirent les loix, les bourgs et les citez,
 Pour servir de gourmette à leurs meschancetez ;
 Comme ils furent en fin reduicts sous un empire,
 Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire ;
 Et quand on en sçauroit ce que Platon en sçait,
 Marquis, tu n'en serois plus gras ny plus refait.

Car c'est une viande en esprit consommée,
 Legere à l'estomach, ainsi que la fumée.
 Sçais tu, pour sçavoir bien, ce qu'il nous faut sçavoir ?
 C'est s'affiner le goust de cognoistre et de voir,
 Apprendre dans le monde et lire dans la vie
 D'autres secrets plus fins que de philosophie,
 Et qu'avecq' la science il faut un bon esprit.

Or entends à ce point ce qu'un Grec en escrit :
 Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
 Sortant hors de son fort, rencontre une lionne
 Rugissante à l'abort, et qui monstroit aux dents
 L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
 Furieuse elle aproche, et le loup, qui l'advise,
 D'un langage flateur luy parle et la courtise :
 Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
 Le petit cede au grand, et le foible au plus fort.

Luy, di-je, qui craignoit que, faite d'autre proye,
 La beste l'attaquast, ses ruses il employe.

Et disent, ô chetifs ! que, mourant sur un livre,
Pensez, seconds phœnix, en vos cendres revivre ;
Que vous estes trompez en vostre propre erreur,
Car et vous et vos vers vivez par procureur.

Un livret tout moysi vit pour vous, et encore,
Comme la mort vous fait, la taigne le devore.
Ingrate vanité dont l'homme se repaist,
Qui baille après un bien qui sottement luy plaist.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes ;
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armez,
Non pas les bons esprits à vaincre accoustumez,
Qui sçavent, avisez, avecq[ue] difference,
Separer le vray bien du fard de l'apparence.
C'est un mal bien estrange au cerveau des humains,
Qui, suivant ce qu'ils sont malades ou plus sains,
Digerent la viande, et, selon leur nature,
Ils prennent ou mauvaise ou bonne nourriture.

Ce qui plaist à l'œil sain offence un chassieux,
L'eau se jaunit en bile au corps du bilieux,
Le sang d'un hydropique en pituite se change,
Et l'estomach gasté pourrit tout ce qu'il mange ;
De la douce liqueur rosoyante du ciel,
L'une en fait le venin, et l'autre en fait le miel.
Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes,
Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.

Charnellement se joindre avecq' sa parenté,
En France c'est inceste, en Perse charité,
Tellement qu'à tout prendre, en ce monde où nous sommes,
Et le bien et le mal depend du goust des hommes.

Et que je suis de plus privé de jugement,
De t'offrir ce caprice ainsi si librement :

A toy qui dès jeunesse appris en son escole
A adorer l'honneur d'effect et de parole,
Qui l'as pour un but saint en ton penser profond,
Et qui mourrois plustost que luy faire un faux bond.
Je veux bien avoir tort en ceste seule chose,
Mais ton doux naturel fait que je me propose
Librement te monstrier à nud mes passions,
Comme à cil qui pardonne aux imperfections.
Qu'ils n'en parlent donq' plus, et qu'estrange on ne trouve
Si je hais plus l'honneur qu'un mouton une louve :

L'honneur, qui souz faux tiltre habite avecque nous,
Qui nous oste la vie et les plaisirs plus doux,
Qui trahit nostre espoir et fait que l'on se peine
Après l'esclat fardé d'une apparence vaine,
Qui sevre les desirs et passe meschamment
La plume par le bec à nostre sentiment,
Qui nous veut faire entendre, en ces vaines chimeres,
Que, pour ce qu'il nous touche, il se perd si nos meres,
Nos femmes et nos sœurs font leurs maris jaloux,
Comme si leurs desirs dependissent de nous.

Je pense, quant à moy, que cet homme fut yvre
Qui changea le premier l'usage de son vivre,
Et, regeant souz des loix les hommes escartez,
Bastit premierement et villes et citez,
De tours et de fossez renforça ses murailles,
Et r'enferma dedans cent sortes de quenailles.

De cest amas confus nasquirent à l'instant
L'envie, le mespris, le discord inconstant,

Ou, s'il est, qui jamais aux yeux ne se descouvre,
Et, perdu pour un coup, jamais ne se recouvre,
Qui nous gonfle le cœur de vapeur et de vent,
Et d'excez par luy mesme il se perd bien souvent.

Puis on adorera ceste menteuse idole,
Pour oracle on tiendra ceste croyance folle
Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant,
Qu'aux despens de son sang il faut estre vaillant,
Mourir d'un coup de lance ou du choc d'une picque,
Comme les paladins de la saison antique,
Et, respendant l'esprit blessé par quelque endroit,
Que nostre ame s'envolle en Paradis tout droit!

Ha! que c'est chose belle et fort bien ordonnée
Dormir dedans un lict la grasse matinée,
En dame de Paris s'habiller chaudement,
A la table s'asseoir, manger humainement,
Se reposer un peu, puis monter en carrosse,
Aller à Gentilly caresser une rosse
Pour escroquer sa fille, et, venant à l'effect,
Luy monstrer comme Jean à sa mere le fait!

Ha! Dieu, pourquoi faut-il que mon esprit ne vaille
Autant que cil qui mist les souris en bataille,
Qui sceut à la grenouille apprendre son caquet,
Ou que l'autre qui fist en vers un sopiquet!
Je ferois, esloigné de toute raillerie,
Un poëme grand et beau de la poltronnerie,
En despit de l'honneur et des femmes qui l'ont
D'effect sous la chemise ou d'apparence au front;
Et m'asseure, pour moy, qu'en ayant leu l'histoire,
Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.



A MONSIEUR

LE MARQUIS DE CŒUVRES

SATYRE VII

SORTE et fascheuse humeur de la pluspart des hommes,
Qui suivant ce qu'ils sont jugent ce que nous sommes,
Et, succrant d'un souris un discours ruineux,
Accusent un chacun des maux qui sont en eux.

Nostre melancolique en sçavoit bien que dire,
Qui nous pique en riant et nous flate sans rire,
Qui porte un cœur de sang dessous un front blesmy,
Et duquel il vaut mieux estre amy qu'ennemy.

Vous qui, tout au contraire, avez dans le courage
Les mesmes mouvements qu'on vous lit au visage,
Et qui, parfait amy, vos amis espargnez,
Et de mauvais discours leur vertu n'esborgnez;
Dont le cœur grand et ferme au changement ne ploye,
Et qui fort librement en l'orage s'employe,
Ainsi qu'un bon patron qui, soigneux, sage et fort,
Sauve ses compagnons et les conduit à bord;

Elle aura quelque trait qui, de mes sens vainqueur,
 Me passant par les yeux, me blessera le cœur,
 Et c'est comme un miracle, en ce monde où nous sommes,
 Tant l'aveugle appetit ensorcelle les hommes,
 Qu'encore qu'une femme aux amours face peur,
 Que le Ciel et Venus la voye à contre-cœur,
 Toutes fois, estant femme, elle aura ses delices,
 Relevera sa grace avecq' des artifices
 Qui dans l'estat d'amour la sçauront maintenir
 Et par quelques attraits les amants retenir.

Si quelqu'une est difforme, elle aura bonne grace,
 Et par l'art de l'esprit embellira sa face;
 Captivant les amants de mœurs ou de discours,
 Elle aura du credit en l'empire d'amours.
 En cela l'on cognoist que la nature est sage,
 Qui, voyant les deffaux du fœminin ouvrage,
 Qu'il seroit sans respect des hommes mesprisé,
 L'anima d'un esprit et vif et desguisé,
 D'une simple innocence elle adoucit sa face,
 Elle luy mist au sein la ruse et la falace,
 Dans sa bouche la foy qu'on donne à ses discours,
 Dont ce sexe trahit les cieux et les amours;
 Et, selon plus ou moins qu'elle estoit belle ou laide,
 Sage, elle sceut si bien user d'un bon remede,
 Divisant de l'esprit la grace et la beauté,
 Qu'elle les separa d'un et d'autre costé,
 De peur qu'en les joignant quelqu'une eust l'avantage
 Avecq' un bel esprit d'avoir un beau visage.

La belle du depuis ne le recherche point,
 Et l'esprit rarement à la beauté se joint.



A MONSIEUR
L'ABBÉ DE BEAULIEU

NOMMÉ PAR SA MAJESTÉ
A L'EVESCHÉ DU MANS

SATYRE VIII

CHARLES, de mes pechez j'ay bien fait penitence;
Or, toy qui te cognois aux cas de conscience,
Juge si j'ay raison de penser estre absous.
- J'oyois un de ces jours la messe à deux genoux,
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouvert aux pleurs et tout percé de pointes
Qu'un devot repentir eslançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer et tout bruslant de foy,
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte et d'un ample pennache,
Me vint prendre et me dit, pensant dire un bon mot :
« Pour un poëte du temps, vous estes trop devot. »
Moy, civil, je me leve et le bon jour luy donne.
(Qu'heureux est le folastre à la teste grisonne

Moy de dire que si, tant je craignois qu'il eust
 Quelque procès verbal qu'entendre il me fallust.

« Encore dittes moy, en vostre conscience,
 Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,
 Cecy n'est il pas rare? — Il est vray, sur ma foy »,
 Luy dis je souriant. Lors, se tournant vers moy,
 M'accolle à tour de bras, et, tout petillant d'aise,
 Doux comme une espousée à la joue il me baise ;
 Puis, me flattant l'espaule, il me fist librement
 L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
 Après ceste caresse, il rentre de plus belle ;
 Tantost il parle à l'un, tantost l'autre l'appelle ;
 Tousjours nouveaux discours, et tant fut-il humain
 Que tousjours de faveur il me tint par la main.
 J'ay peur que sans cela j'ay l'ame si fragile
 Que, le laissant du guet, j'eusse peu faire gile ;
 Mais il me fut bien force, estant bien attaché,
 Que ma discretion expiast mon peché.

Quel heur ce m'eust esté si, sortant de l'église,
 Il m'eust conduit chez luy, et, m'ostant la chemise,
 Ce beau valet à qui ce beau maistre parla
 M'eust donné l'anguilade et puis m'eust laissé là.
 Honorable defaite, heureuse eschapatoire !
 Encores derechef me la fallut-il boire.

Il vint à reparler dessus le bruit qui court
 De la Royne, du Roy, des princes, de la court,
 Que Paris est bien grand, que le Pont-neuf s'acheve,
 Si plus en paix qu'en guerre un empire s'esleve ;
 Il vint à définir que c'estoit qu'amitié,
 Et tant d'autres vertus que c'en estoit pitié.

Mais il ne defnit, tant il estoit novice,
 Que l'indiscretion est un si fascheux vice,
 Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret
 Que de vivre à la gesne avec un indiscret.

Tandis que ses discours me donnoient la torture,
 Je sonde tous moyens pour voir si, d'avanture,
 Quelque bon accident eust peu m'en retirer
 Et m'empescher en fin de me desesperer.

Voyant un president, je luy parle d'affaire ;
 S'il avoit des procès, qu'il estoit necessaire
 D'estre tousjours après ces messieurs bonneter,
 Qu'il ne laissast pour moy de les solliciter ;
 Quant à luy, qu'il estoit homme d'intelligence
 Qui sçavoit comme on perd son bien par negligence ;
 Où marche l'interest qu'il faut ouvrir les yeux.

« Ha ! non, Monsieur, dit-il, j'aymerois beaucoup mieux
 Perdre tout ce que j'ay que vostre compagnie. »
 Et se mist aussi tost sur la ceremonie.

Moy qui n'ayme à debatre en ces fadases là,
 Un temps sans luy parler ma langue vacila.
 En fin je me remets sur les cageoleries,
 Luy dis comme le Roy estoit aux Tuilleries,
 Ce qu'au Louvre on disoit qu'il feroit ce jourd'huy ;
 Qu'il devoit se tenir tousjours auprès de luy.
 Dieu sçait combien alors il me dist de sottises,
 Parlant de ses hauts faits et de ses vaillantises,
 Qu'il avoit tant servy, tant fait la faction,
 Et n'avoit cependant aucune pension ;
 Mais qu'il se consoloit en ce qu'au moins l'histoire,
 Comme on fait son travail, ne desroboit sa gloire ;

Aussi, selon nos yeux, le soleil est luisant.
 Moy mesme, en ce discours qui fais le suffisant,
 Je me cognois frappé sans le pouvoir comprendre,
 Et de mon ver coquin je ne me puis deffendre.

Sans juger nous jugeons, estant nostre raison
 Là haut dedans la teste, où, selon la saison
 Qui regne en nostre humeur, les broüillars nous embroüillent
 Et de lievres cornus le cerveau nous barbouillent.

Philosophes resveurs, discourez hautement ;
 Sans bouger de la terre, allez au firmament ;
 Faites que tout le ciel branle à vostre cadence,
 Et pesez vos discours mesme dans sa balance ;
 Cognoissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
 Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous :
 Portez une lanterne aux cachots de nature ;
 Sçachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture,
 Quelle main sur la terre en broye la couleur,
 Leurs secrettes vertus, leurs degrez de chaleur ;
 Voyez germer à l'œil les semences du monde ;
 Allez mettre couver les poissons dedans l'onde ;
 Deschiffrez les secrets de nature et des cieux :
 Vostre raison vous trompe aussi bien que vos yeux.

Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire,
 Faire de mon humeur moy mesme une satyre,
 N'estimer rien de vray qu'au goust il ne soit tel,
 Vivre et comme chrestien adorer l'Immortel,
 Où gist le seul repos qui chasse l'ignorance.
 Ce qu'on void hors de luy n'est que sottte apparence,
 Piperie, artifice. Encore, ô cruauté
 Des hommes et du temps ! nostre meschanceté

De vous dire son nom, il ne guarit de rien,
Et vous jure, au surplus, qu'il est homme de bien,
Que son cœur convoiteux d'ambition ne creve,
Et pour ses factions qu'il n'ira point en Greve :
Car il aime la France, et ne souffriroit point,
Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist en pourpoint.
Au compas du devoir il regle son courage,
Et ne laisse en depest pourtant son avantage ;
Selon le temps, il met ses partis en avant ;
Alors que le Roy passe, il gaigne le devant,
Et dans la gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laisse au roy Jean et s'en court au roy Charles ;
Mesme aux plus avancez demande le pourquoy ;
Il se met sur un pied et sur le quant à moy,
Et seroit bien fasché, le Prince assis à table,
Qu'un autre en fust plus près ou fist plus l'agreable,
Qui, plus suffisamment entrant sur le devis,
Fist mieux le philosophe ou dist mieux son avis,
Qui de chiens ou d'oyseaux eust plus d'experience,
Ou qui devidast mieux un cas de conscience.
Puis, dites comme un sot qu'il est sans passion.
Sans gloser plus avant sur sa perfection,
Avec maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes,
Que les valets de pied sont fort sujets aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner,
Si Dom-Pedre est venu, qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fist ce bien, qu'encor' d'assez bonne heure
Nous vinsmes au logis où ce monsieur demeure,
Où, sans historier le tout par le menu,
Il me dit : « Vous, soyez, Monsieur, le bienvenu. »

Il n'est mal dont le sens la nature resveille,
Qui ribaut ne me prist ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que je fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traite en seigneur,
Et me rendre en amour d'autant plus agreable,
La bourse desliant, je mis piece sur table,
Et, guarissant leur mal du premier appareil,
Je fis dans un escu reluire le soleil;
De nuit dessus leur front la joye estincelante
Monstroit en son midy que l'ame estoit contente.
Deslors, pour me servir chacun se tenoit prest,
Et murmuroient tout bas : L'honneste homme que c'est !
Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me plaire.
L'on allume du feu, dont j'avois bien affaire ;
Je m'aproche, me siedo, et, m'aidant au besoin,
Ja tout apprivoisé, je mangeois sur le poin,
Quand, au flamber du feu, trois vieilles rechignées
Vinrent à pas contez, comme des airignées.
Chacune sur le cul au foyer s'accropit,
Et sembloient, se plaignant, marmoter par despit.
L'une, comme un fantosme, affreusement hardie,
Sembloit faire l'entrée en quelque tragedie ;
L'autre, une Egyptienne en qui les rides font
Contre-escarpes, rampards et fosses sur le front ;
L'autre, qui de soy mesme estoit diminutive,
Ressembloit transparente une lanterne vive
Dont quelque paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, guenuches, elefans,
Chiens, chats, lievres, renards, et mainte estrange beste,
Courent l'une après l'autre : ainsi dedans sa teste

Du sel, du pain benit, de la feugere, un cierge,
Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Une chauve-souris, la carcasse d'un gay,
De la graisse de loup et du beurre de may.
Sur ce point, Jeanne arrive, et, faisant la doucette :
« Qui vit ceans, ma foy, n'a pas besongne faite.
Tousjours à nouveau mal nous vient nouveau soucy.
Je ne sçay, quant à moy, quel logis c'est icy.
Il n'est, par le vray Dieu, jour ouvrier ny feste
Que ces carongnes là ne me rompent la teste.
Bien, bien, je m'en iray si tost qu'il sera jour;
On trouve dans Paris d'autres maisons d'amour. »
Je suis là cependant comme un que l'on nazarde;
Je demande que c'est. « Hé! n'y prenez pas garde,
Ce me respondit elle, on n'auroit jamais fait;
Mais bran, bran, j'ay laissé là-bas mon attifet.
Tousjours après soupper ceste vilaine crie.
Monsieur, n'est-il pas temps? couchons nous, je vous prie. »
Ce pendant elle met sur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle avoit sous les bras.
Elle approche du lict, fait d'une estrange sorte :
Sur deux treteaux boiteux se couchoit une porte
Où le lict repositoit, aussi noir qu'un souillon;
Un garderobe gras servoit de pavillon,
De couverte un rideau qui, fuyant (vert et jaune)
Les deux extremittez, estoit trop court d'une aune.
Ayant consideré le tout de point en point
Je fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,
Et de dormir sur pieds comme un coq sur la perche;
Mais Jeanne, tout en rut, s'aproche et me recherche

Personne ne dit mot, l'on reffrappe plus fort ;
 Et faisoit-on du bruit pour réveiller un mort.
A chaque coup de pied, toute la maison tremble,
 Et semble que le feste à la cave s'assemble.
 « Bagasse, ouvriras-tu? c'est cestuy-cy, c'est-mon. »
 Jeanne, ce temps-pendant, me faisoit un sermon :
 « Que diable aussi pourquoy? Que voulez-vous qu'on face?
Que ne vous couchiez-vous? » Ces gens, de la menace
 Venant à la priere, essayoient tout moyen.
 Or ils parlent soldat, et ores citoyen ;
 Ils contre-font le guet, et de voix magistrale :
 « Ouvrez, de par le Roy. » Au diable un qui devale!
 Un chacun, sans parler, se tient clos et couvert.
 Or, comme à coups de pieds l'huis s'estoit presque ouvert,
 Tout de bon le guet vint : la quenaille fait Gille,
 Et moy qui jusques là demourois immobile,
 Attendant estonné le succez de l'assaut,
 Ce pensé-je, il est temps que je gaigne le haut ;
 Et, troussant mon paquet, de sauver ma personne.
 Je me veux r'habiller ; je cherche, je tastonne,
 Plus estourdy de peur que n'est un hanneton ;
 Mais quoy ! plus on se haste et moins avance t'on.

Tout comme par despit se trouvoit sous ma pate :
Au lieu de mon chapeau je prens une savate,
Pour mon pourpoint ses bas, pour mes bas son collet,
Pour mes gands ses souliers, pour les miens un ballet.
Il sembloit que le diable eust fait ce tripotage.
Or Jeanne me disoit pour me donner courage :
 « Si mon compere Pierre est de garde aujourd'huy,
Non, ne vous faschez point, vous n'aurez point d'ennuy.»

Cependant sans delay Messieurs frappent en maistre ;
 On crie patience, on ouvre la fenestre. -
 Or, sans plus m'amuser après le contenu,
 Je descends doucement pied chaussé, l'autre nu,
 Et me tapis daguet derriere une muraille.
 On ouvre, et brusquement entra ceste quenaille,
 En humeur de nous faire un assez mauvais tour,
 Et moy, qui ne leur dy ny bon soir ny bon jour,
 Les voyant tous passez, je me sentis alaigre.
 Lors, dispos du talon, je vais comme un chat maigre ;
 J'enfile la venelle, et, tout leger d'effroy,
 Je cours un fort long temps sans voir derriere moy,
 Jusqu'à tant que, trouvant du mortier, de la terre,
 Du bois, des estançons, maints platras, mainte pierre,
 Je me sentis plustost au mortier embourbé
 Que je ne m'aperceus que je fusse tombé.

On ne peut éviter ce que le Ciel ordonne.
 Mon ame cependant de colere frissonne,
 Et, prenant, s'elle eust peu, le destin à party,
 De despit à son nez elle l'eust dementy ;
 Et m'asseure qu'il eust réparé mon dommage.
 Comme je fus sus pieds enduit comme un image,
 J'entendis qu'on parloit, et, marchant à grands pas,
 Qu'on disoit : « Hastons-nous, je l'ai laissé fort bas. »
 Je m'approche, je voy, desireux de cognoistre :
 « Au lieu d'un medecin, il luy faudroit un prestre,
 Dist l'autre, puis qu'il est si proche de sa fin.
 — Comment, dict le valet, estes-vous medecin ?
 Monsieur, pardonnez-moy, le curé je demande. »
 Il s'en court, et disant : « A Dieu me recommande »,

Sans art elle s'habille, et, simple en contenance,
Son teint mortifié presche la continence.
Clergesse, elle fait ja la leçon aux prescheurs;
Elle lit saint Bernard, la *Guide des pecheurs*,
Les *Meditations* de la mere Therese,
Sçait que c'est qu'ypostase avecque synderese.
Jour et nuict, elle va de convent en convent,
Visite les saints lieux, se confesse souvent,
A des cas reservez grandes intelligences,
Sçait du nom de Jesus toutes les indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des Peres Recollez.
Loïn du monde elle fait sa demeure et son giste;
Son œil, tout penitent, ne pleure qu'eau beniste.
En fin, c'est un exemple, en ce siecle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.
Pour beate par tout le peuple la renomme,
Et la gazette mesme a des-ja dit à Rome,
La voiant aymer Dieu et la chair maistriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moy mesme, qui ne croy de leger aux merveilles,
Qui reproche souvent mes yeux et mes oreilles,
La voyant si changée en un temps si subit,
Je creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande,
Et disois à par moy: Mal vit qui ne s'amande.
Ja des-ja tout devot, contrit et penitent,
J'estois, à son exemple, esmeu d'en faire autant,
Quand, par arrest du Ciel, qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille, où j'ay ma fantasie,

Il vous ayme si fort : aussi, pourquoy, ma fille,
Ne vous aymeroit il? Vous estes si gentille,
Si mignonne et si belle, et d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide auprès de vous.
Mais tout ne respond pas au traict de ce visage,
Plus vermeil qu'une rose et plus beau qu'un rivage.
Vous devriez, estant belle, avoir de beaux habits,
Esclater de satin, de perles, de rubis.
Le grand regret que j'ay! non pas, à Dieu ne plaise,
Que j'en ay' de vous voir belle et bien à vostre aise;
Mais, pour moy, je voudroy que vous eussiez au moins
Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins;
Que cecy fust de soye, et non pas d'estamine.
Ma foy, les beaux habits servent bien à la mine;
On a beau s'ageancer et faire les doux yeux,
Quand on est bien paré, on en est tousjours mieux.
Mais, sans avoir du bien, que sert la renommée?
C'est une vanité confusement semée
Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe avorté dans nostre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaist les dames
Ne sont que des appas pour les debiles ames,
Qui, sans choix de raison, ont le cerveau perclus.
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chomme plus;
Il ne sert plus de rien, sinon qu'un peu d'excuse
Et de sot entretien pour ceux là qu'on amuse,
Ou d'honneste refus quand on ne veut aymer.
Il est bon en discours pour se faire estimer;
Mais au fonds c'est abus, sans excepter personne :
La sage le sçait vendre où la sotte le donne.



SATYRE XIII

J'AY pris cent et cent fois la lanterne en la main ,
Cherchant en plain midy parmy le genre humain
Un homme qui fust homme et de faict et de mine ,
Et qui peust des vertus passer par l'estamine.
Il n'est coing et recoing que je n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas m'a planté ;
Mais, tant plus je me lime et plus je me rabote ,
Je croy qu'à mon advis tout le monde radote ,
Qu'il a la teste vuide et sens dessus dessous ,
Ou qu'il faut qu'au rebours je sois l'un des plus fous.

C'est de nostre folie un plaisant stratagesme ,
Se flattant , de juger les autres par soy-mesme.

Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau
Voyent aller la terre , et non pas leur vaisseau :
Peut estre , ainsi trompé , que fausement je juge.
Toutefois , si les fous ont leur sens pour refuge ,
Je ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autruy ;
Puis , j'en sçay pour le moins autant ou plus que luy

Quand on se brusle au feu que soy mesme on attise,
 Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.
 Nous sommes du bon-heur de nous mesme artisans,
 Et fabriquons nos jours ou fascheux ou plaisans :
 La fortune est à nous, et n'est mauvaise ou bonne
 Que selon qu'on la forme ou bien qu'on se la donne.

A ce point le mal-heur, amy comme ennemy,
 Trouvant au bord d'un puis un enfant endormy,
 En risque d'y tomber, à son ayde s'avance,
 Et, luy parlant ainsi, le resveille et le tance :
 « Sus, badin, levez vous. Si vous tombiez dedans,
 De douleur vos parens, comme vous imprudens,
 Croyant en leur esprit que de tout je dispose,
 Diroient, en me blasmant, que j'en serois la cause. »

Ainsi, nous seduisant d'une fauce couleur,
 Souvent nous imputons nos fautes au mal-heur,
 Qui n'en peut mais. Mais quoy! l'on le prend à partie,
 Et chacun de son tort cherche la garantie.

Et nous pensons bien fins, soit veritable ou faux,
 Quand nous pouvons couvrir d'excuses nos defaux ;
 Mais, ainsi qu'aux petis, aux plus grands personnages
 Sondez tout jusqu'au fond : les fous ne sont pas sages.

Or, c'est un grand chemin, jadis assez frayé,
 Qui des rimeurs françois ne fut oncq' essayé.
 Suivant les pas d'Horace entrant en la carriere,
 Je trouve des humeurs de diverse maniere
 Qui me pourroient donner subject de me mocquer.
 Mais qu'est-il de besoin de les aller chocquer ?
 Chacun, ainsi que moy, sa raison fortifie,
 Et se forme à son goust une philosophie ;

Que son lict ne defonce , il dort dessus la dure ,
Et n'a , crainte du chaud , que l'air pour couverture.
Ne se pouvant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux ,
Comme le chaud , le froid , les frimas et la pluye ,
Et mil autres accidens , bourreaux de nostre vie ,
Luy , selon sa raison , souz eux il s'est soumis ,
Et , forçant la nature , il les a pour amis.
Il n'est point enreumé pour dormir sur la terre ;
Son poulmon enflammé ne tousse le caterre ;
Il ne craint ny les dents , ny les defluctions ,
Et son corps a , tout sain , libres ses fonctions ;
En tout indifferent , tout est à son usage.
On dira qu'il est foux : je croy qu'il n'est pas sage.
Que Diogene aussi fust un foux de tout point ,
C'est ce que le Cousin , comme moy , ne croit point.
Ainsi , ceste raison est une estrange beste ;
On l'a bonne selon qu'on a bonne la teste ,
Qu'on imagine bien du sens comme de l'œil ,
Pour grain ne prenant paille , ou Paris pour Corbeil.
Or , suivant ma raison et mon intelligence ,
Mettant tout en avant , et soin et diligence ,
Et criblant mes raisons pour en faire un bon chois ,
Vous estes à mon gré l'homme que je cherchois.
Afin doncq' qu'en discours le temps je ne consomme ,
Ou vous estes le mien , ou je ne veux point d'homme.
Qu'un chacun en ait un ainsi qu'il luy plaira ,
Rozete , nous verrons qui s'en repentira.
Un chacun en son sens , selon son chois , abonde.
Or , m'ayant mis en goust des hommes et du monde ,

Reduisant brusquement le tout en son entier,
Encor faut il finir par un tour du mestier.

On dit que Jupiter, roy des dieux et des hommes,
Se promenant un jour en la terre où nous sommes,
Receut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'age pareils, mais de mœurs differens :
L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale.
Il les esleve au ciel, et d'abord leur estale,
Parmy les bons propos, les graces et les ris,
Tout ce que la faveur depart aux favoris.
Ils mangeoient à sa table, avaloient l'ambrosie,
Et des plaisirs du ciel souloient leur fantasie ;
Ils estoient comme chefs de son conseil privé,
Et rien n'estoit bien fait qu'ils n'eussent approuvé.
Minos eut bon esprit, prudent, accord et sage,
Et sceut jusqu'à la fin jouer son personnage ;
L'autre fut un langard, revelant les secrets
Du ciel et de son maistre aux hommes indiscrets ;
L'un avecq'[ue] prudence au ciel s'impatronise,
Et l'autre en fut chassé comme un peteux d'eglise.



Comme en ces derniers jours les plus beaux de l'année,
 Que Cibelle est par tout de fruicts environnée;
 Que le paysant recueille, emplissant à milliers
 Greniers, granges, chartis, et caves, et celiers,
 Et que Junon, riant d'une douce influence,
 Rend son œil favorable aux champs qu'on ensemence,
 Que je me resoudois, loing du bruit de Paris
 Et du soing de la Cour ou de ses favoris,
 M'esgayer au repos que la campagne donne,
 Et, sans parler curé, doyen, chantre ou Sorbonne,
 D'un bon mot faire rire, en si belle saison,
 Vous, vos chiens et vos chats, et toute la maison;
 Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oyse
 Sur des arenes d'or en ses bors se degoyse
 (Sejour jadis si doux à ce Roy qui deux fois
 Donna Sydon en proye à ses peuples françois),
 Faire meint soubre-saut, libre de corps et d'ame,
 Et, froid aux appetis d'une amoureuse flame,
 Estre vuide d'amour comme d'ambition,
 Des gallands de ce temps horrible passion.

Mais à d'autres revers ma fortune est tournée.
 Dés le jour que Phœbus nous monstre la journée,
 Comme un hiboux qui fuit la lumiere et le jour,
 Je me leve et m'en vay dans le plus creux sejour
 Que Royaumont recelle en ses forests secrettes,
 Des renards et des loups les ombreuses retraittes;
 Et là, malgré mes dents, rongean et ravassant,
 Polissant les nouveaux, les vieux rapetassant,
 Je fay des vers, qu'encor qu'Apollon les advouë,
 Dedans la Cour peut estre on leur fera la mouë;

Je t'excuse, Pierrot; de mesme excuse moy.
 Ton vice est de n'avoir ny Dieu, ny foy, ny loy:
 Tu couvres tes plaisirs avec l'hypocrisie;
 Chupin, se taisant, veut couvrir sa jalousie;
 Rison accroist son bien d'usure et d'interests;
 Selon ou plus ou moins, Jan donne ses arrests,
 Et comme au plus offrant debite la justice.
 Ainsi, sans rien laisser, un chacun a son vice;
 Le mien est d'estre libre et ne rien admirer,
 Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
 Sinon adoucir tout par une indifference,
 Et vaincre le mal-heur avecq' la patience,
 Estimer peu de gens, suyvre mon vercoquin,
 Et mettre à mesme taux le noble et le coquin;
 D'autre part, je ne puis voir un mal sans m'en plaindre;
 Quelque part que ce soit, je ne puis me contraindre.

Voyant un chicaneur riche d'avoir vendu
 Son devoir à celui qui deust estre pendu,
 Un advocat instruire en l'une et l'autre cause,
 Un Lopet, qui partis dessus partis propose,
 Un medecin remplir les limbes d'avortons,
 Un banquier qui fait Rome icy pour six testons,
 Un prelat enrichy d'interest et d'usure
 Plaindre son bois, saisy pour n'estre de mesure,
 Un Jan, abandonnant femme, filles et sœurs,
 Payer mesmes en chair jusques aux rotisseurs,
 Rousset faire le prince, et tant d'autre mystere,
 Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouvoir taire.

Or, des vices où sont les hommes attachez,
 Comme des petits maux font les petits pechez,

Ainsi les moins mauvais sont ceux dont tu retires
 Du bien, comme il advient le plus souvent des pires,
 Au moins estimez tels : c'est pourquoy, sans errer,
 Au sage bien souvent on les peut desirer,
 Comme aux prescheurs l'audace à reprendre le vice,
 La folie aux enfans, aux juges l'injustice.
 Vien doncq', et regardans ceux qui faillent le moins,
 Sans aller rechercher ny preuves ny tesmoins,
 Informons de nos faits sans haine et sans envie,
 Et jusqu'au fond du sac espluchons nostre vie.

De tous ces vices là, dont ton cœur entaché
 N'est veu par mes escrits si librement touché,
 Tu n'en peux retirer que honte et que dommage.
 En vendant la justice, au Ciel tu fais outrage,
 Le pauvre tu destruis, la veufve et l'orphelin,
 Et ruines chacun avecq' ton patelin.
 Ainsi consequemment de tout dont je t'offence,
 Et dont je ne m'attens d'en faire penitence :
 Car, parlant librement, je pretens t'obliger
 A purger tes deffaux, tes vices corriger.
 Si tu le fais en fin, en ce cas je merite,
 Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.



Et ma peine , estouffée avecques le silence ,
Estant plus retenue , a plus de violence :
Trop heureux si j'avois , en ce cruel tourment ,
Moins de discretion et moins de sentiment ,
Ou , sans me relascher à l'effort du martyr ,
Que mes yeux ou ma mort mon amour peussent dire .
Mais ce cruel enfant , insolent devenu ,
Ne peut estre à mon mal plus long temps retenu .
Il me contrainct aux pleurs , et par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la reverence cache .
Puis doncq' que mon respect peut moins que sa douleur ,
Je lasche mon discours à l'effort du mal-heur ,
Et , poussé des ennuis dont mon ame est atteinte ,
Par force je vous fais ceste piteuse plainte ,
Qu'encore ne rendrois je en ces derniers efforts ,
Si mon dernier soupir ne la jette dehors .
Ce n'est pas toutesfois que , pour m'escouter plaindre ,
Je tasche par ces vers à pitié vous contraindre ,
Ou rendre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux :
La plainte est inutile à l'homme mal-heureux ;
Mais , puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que je meure ,
Vous direz que , mourant , je meurs à la bonne heure ,
Et que d'aucun regret mon trespas n'est suivy ,
Sinon de n'estre mort le jour que je vous vy
Si divine et si belle et d'attrais si pourveuë .
Ouy , je devois mourir des traits de vostre veuë ,
Avec mes tristes jours mes miseres finir ,
Et par feu , comme Hercule , immortel devenir .
J'eusse , bruslant là haut en des flammes si claires ,
Rendu de vos regards tous les dieux tributaires ,

Et, devant que mourir ou d'une ou d'autre sorte,
Rendre en ma passion, si divine et si forte,
Un vivant tesmoignage à la posterité
De mon amour extremesme et de vostre beauté,
Et, par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inspirent,
Pour vostre gloire atteindre où les sçavans aspirent,
Et rendre memorable aux siecles à venir
De vos rares vertus le noble souvenir.



C'en est fait pour jamais, la chance en est jettée,
D'un feu si violent mon ame est agittée
Qu'il faut, bon-gré mal-gré, laisser faire au Destin.
Heureux si par la mort j'en puis estre à la fin,
Et si je puis, mourant en ceste frenesie,
Voir mourir mon amour avecq' ma jalousie.
Mais, Dieu, que me sert il en pleurs me consommer,
Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer?
Où le Ciel nous incline, à quoy sert la menace?
Sa beauté me rappelle où son deffaut me chasse,
Aymant et desdaignant, par contraires efforts,
Les façons de l'esprit et les beautez du corps.
Ainsi, je ne puis vivre avec elle et sans elle.
Ha! Dieu, que fusses tu ou plus chaste ou moins belle,
Ou peusses-tu congnoistre et voir par mon trespas
Qu'avecque ta beauté ton humeur ne sied pas.
Mais, si ta passion est si forte et si vive
Que des plaisirs des sens ta raison soit captive,
Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy,
Je n'entends en cela te prescrire une loy,
Te pardonnant par moy ceste fureur extremesme,
Ainsi comme par toy je l'excuse en moy mesme :
Car nous sommes tous deux, en nostre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor, en ce mal-heur où tu te precipites,
Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites,
Cognoistre ta beauté, et qu'il te faut avoir,
Avecques ton amour, esgard à ton devoir;
Mais sans discretion tu vas à guerre ouverte,
Et, par sa vanité triomphant de ta perte,

Il monstre tes faveurs, tout haut il en discourt,
Et ta honte et sa gloire entretiennent la Court.
Cependant, me jurant, tu m'en dis des injures.
O Dieux qui sans pitié punissez les parjures,
Pardonnez à Madame, ou, changeant vos effects,
Vengez plustost sur moy les pechez qu'elle a faicts.

S'il est vray sans faveur que tu l'escoutes plaindre,
D'où vient pour son respect que l'on te voit contraindre,
Que tu permets aux siens lire en tes passions,
De veiller jour et nuict dessus tes actions;
Que tousjours d'un vallet ta carrosse est suivie,
Qui rend, comme espion, compte exact de ta vie,
Que tu laisse un chacun pour plaire à ses soupçons,
Et que, parlant de Dieu, tu nous fais des leçons,
Nouvelle Magdelaine au desert convertie;
Et, jurant que ta flamme est du tout amortie,
Tu pretends finement, par ceste mauvaitié,
Luy donner plus d'amour, à moy plus d'amitié,
Et, me cuidant tromper, tu voudrois faire accroire
Avecque faux sermens que la neige fust noire?
Mais comme tes propos ton art est descouvert,
Et chacun en riant en parle à cœur ouvert,
Dont je creve de rage, et, voyant qu'on te blasme,
Trop sensible en ton mal, de regret je me pasme,
Je me ronge le cœur, je n'ay point de repos,
Et voudrois estre sourd pour l'estre à ces propos;
Je me hay de te voir ainsi mesestimée;
T'aymant si dignement, j'ayme ta renommée,
Et, si je suis jaloux, je le suis seulement
De ton honneur, et non de ton contentement.

Fay tout ce que tu fais, et plus s'il se peut faire ;
Mais choisi pour le moins ceux qui se peuvent taire.
Quel besoin peut-il estre, insensée en amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le jour ;
Ce que fait un tout seul, tout un chacun le sçache,
Et monstres en amour ce que le monde cache ?

Mais, puis que le Destin à toy m'a sceu lier,
Et qu'oubliant ton mal je ne puis t'oublier,
Par ces plaisirs d'amour, tous confits en delices,
Par tes apas, jadis à mes vœuz si propices,
Par ces pleurs que mes yeux et les tiens ont versez,
Par mes souspirs, au vent sans profit dispersez,
Par les dieux, qu'en pleurant tes sermens appellerent,
Par tes yeux, qui l'esprit par les miens me volerent,
Et par leurs feux si clairs et si beaux à mon cœur,
Excuse par pitié ma jalouse rancœur,
Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande ;
Si mon peché fut grand, ma repentance est grande,
Et voy, dans le regret dont je suis consommé,
Que j'eusse moins failly si j'eusse moins aymé.

AUTRE

Aymant comme j'aymois, que ne devois je craindre ?
Pouvois je estre assuré qu'elle se deust contraindre,
Et que, changeant d'humeur au vent qui l'empor
Elle eust pour moy cessé d'estre ce qu'elle estoit ;

Que, laissant d'estre femme inconstante et legere,
 Son cœur, traistre à l'amour, et sa foy mensongere,
 Se rendant en un lieu l'esprit plus arresté,
 Peust, au lieu du mensonge, aymer la verité?

Non; je croyois tout d'elle, il faut que je le die,
 Et tout m'estoit suspect, horsmis la perfidie;
 Je craignois tous ses traits que j'ay sceu du depuis,
 Ses jours de mal de teste et ses secrettes nuicts,
 Quand, se disant malade et de fievre enflammée,
 Pour moy tant seulement sa porte estoit fermée.
 Je craignois ses attrais, ses ris et ses couroux,
 Et tout ce dont Amour allarme les jaloux.

Mais, la voyant jurer avecq' tant d'assurance,
 Je l'advouë, il est vray, j'estois sans deffiance.
 Aussi, qui pouvoit croire, après tant de serments,
 De larmes, de souspirs, de propos vehemens,
 Dont elle me juroit que jamais de sa vie
 Elle ne permettroit d'un autre estre servie,
 Qu'elle aymoit trop ma peine, et qu'en ayant pitié,
 Je m'en devois promettre une ferme amitié;
 Seulement, pour tromper le jaloux populaire,
 Que je devois, constant, en mes douleurs me taire,
 Me feindre tousjours libre ou bien me captiver,
 Et, quelqu'autre perdant, seule la conserver?
 Cependant, devant Dieu, dont elle a tant de crainte,
 Au moins comme elle dict, sa parolle estoit feinte,
 Et le Ciel luy servit en ceste trahison
 D'infidele moyen pour tromper ma raison.
 Et puis il est des dieux tesmoins de nos parolles!
 Non, non; il n'en est point: ce sont contes frivolles

Dont se repaist le peuple, et dont l'antiquité
Se sertit pour tromper nostre imbecilité.
S'il y avoit des dieux, ils se vengeroient d'elle,
Et ne la veroit on si fiere ny si belle ;
Ses yeux s'obscurceroient, qu'elle a tant parjurez ;
Son teint seroit moins clair, ses cheveux moins dorez,
Et le Ciel, pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit sur son front son crime et leur vengeance.

Ou, s'il y a des dieux, ils ont un cœur de chair ;
Ainsi que nous, d'amour ils se laissent toucher,
Et, de ce sexe ingrat excusant la malice,
Pour une belle femme ils n'ont point de justice.



Qu'elle perdoit son temps, du lict elle se jette,
Prend sa jupe, se lace, et puis, en se moquant,
D'un ris et de ces motz elle m'alla picquant :
« Non ! si j'estois lascive ou d'amour occupée,
Je me pourrois fascher d'avoir esté trompée ;
Mais, puisque mon desir n'est si vif ne si chaud,
Mon tiede naturel m'oblige à ton défaut ;
Mon amour satis-faict ayme ton impuissance,
Et tire de ta faute assez de recompence,
Qui, tousjours dilayant, m'a faict, par le desir,
Esbatre plus long temps à l'ombre du plaisir. »
Mais, estant la douceur par l'effort divertie,
La fureur à la fin rompit sa modestie,
Et dit en esclatant : « Pourquoi me trompes-tu ?
A quoy ton impudence a venté ta vertu ?
Si en d'autres amours ta vigueur s'est usée,
Quel honneur reçois-tu de m'avoir abusée ? »
Assez d'autres propos le despit luy dictoit,
Le feu de son desdain par sa bouche sortoit.
En fin, voulant cacher ma honte et sa colere,
Elle couvrit son front d'une meilleure chere,
Se conseille au miroir, ses femmes appella,
Et, se lavant les mains, le faict dissimula.
Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée
Eust rendu des plus mortz la froideur enflamée,
Je confesse ma honte, et, de regret touché,
Par les pleurs que j'espands j'accuse mon péché,
Péché d'autant plus grand que grand' est ma jeunesse.
Si homme j'ay failly, pardonnez moy, deesse :
J'avouë estre fort grand le crime que j'ay fait ;

Pourtant, jusqu'à la mort, si n'avoy-je forfait,
Si ce n'est qu'à present qu'à vos pieds je me jette
Que ma confession vous rende satisfaicte ;
Je suis digne des maux que vous me prescrivez,
J'ay meurtry, j'ai vollé, j'ai des vœuz parjurez,
Trahy les dieux benins. Inventez à ces vices,
Comme estranges forfaicts, des estranges supplices.
O beauté, faictes en tout ainsi qu'il vous plaist.
Si vous me condamnez à mourir, je suis prest.
La mort me sera douce, et d'autant plus encore
Si je meurs de la main de celle que j'adore.
Avant qu'en venir là, au moins souvenez vous
Que mes armes, non moy, causent vostre courroux ;
Que, champion d'amour entré dedans la lice,
Je n'eus assez d'haleine à si grand exercice ;
Que je ne suis chasseur jadis tant approuvé,
Ne pouvant redresser un deffaut retrouvé,
Mais d'où viendroit cecy ? Seroit-ce point, maistresse,
Que mon esprit du corps precedast la paresse,
Ou que, par le desir trop prompt et vehement,
J'allasse avec le temps le plaisir consommant ?
Pour moy, je n'en sçay rien : en ce fait tout m'abuse.
Mais en fin, ô beauté, recevez pour excuse,
S'il vous plaist de rechef que je r'entre en l'assaut,
J'espere avec usure amender mon deffaut.



Pour recompense, dans ton temple,
 Servant de memorable exemple
 Aux jouëurs qui viendront après,
 J'appendray la mesme figure
 De mon cas malade en peinture
 Ombragé d'ache et de cyprés.

SUR LE PORTRAIT

D'UN POÈTE COURONNÉ

GRAVEUR, vous deviez avoir soin
 De mettre dessus ceste teste,
 Voyant qu'elle estoit d'une beste,
 Le lien d'un botteau de foin.

RESPONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné
 M'ont fait plus d'honneur que d'injure :
 Sur du foin Jesus-Christ fust né,
 Mais ils ignorent l'Escripture.

REPLIQUE.

Tu as une mauvaise grace :
Le foin dont tu fais si grand cas
Pour Dieu n'estoit en ceste place,
Car Jesus-Christ n'en mangeoit pas ;
Mais bien pour servir de repas
Au premier asne de ta race.

CONTRE UN AMOUREUX

TRANSY

POURQUOY perdez vous la parole
Aussi tost que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez ?
Devenant vous mesme une idole,
Vous estes là sans dire mot,
Et ne faictes rien que le sot.

Par la voix Amour vous suffoque ;
Si vos soupirs vont au devant,
Autant en emporte le vent,
Et vostre déesse s'en mocque,

Vous jugeant de mesme imparfaict
De la parole et de l'effect.

Pensez vous la rendre abatuë,
Sans vostre faict luy deceler?
Faire les doux yeux sans parler,
C'est faire l'amour en tortuë.
La belle faict bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous, en la violence
De vostre longue affection,
Monstrer une discretion?
Si on la voit par le silence,
Un tableau d'amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille et mille traverses,
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diverses,
Des coups n'estre point abbatu,
C'est d'un asne avoir la vertu.

Que Neptune arrousoit de cent fleuves espars,
 Qui dispersoient le vivre aux gens de toutes pars ;
 Les villages espais fourmilloient par la plaine,
 De peuple et de bestail la campagne estoit pleine,
 Qui s'employoient aux ars, mesloient diversement
 La fertile abondance avecque l'ornement :
 Tout y reluisoit d'or, et sur la broderie
 Esclatoit le brillant de mainte pierrerie.

La mer aux deux costez cest ouvrage bordoit ;
 L'Alpe de la main gauche en biais s'espandoit
 Du Rhein jusqu'en Provence, et le mont qui partage
 D'avecque l'Espagnol le françois heritage,
 De l'Aucate à Bayonne en cornes se haussant,
 Monstroit son front pointu de neiges blanchissant.

Le tout estoit formé d'une telle maniere
 Que l'art ingenieux excedoit la matiere ;
 Sa taille estoit auguste, et son chef couronné
 De cent fleurs de lys d'or estoit environné.

Ce grand Prince, voyant le soucy qui la greve,
 Touché de pieté, la prend et la releve,
 Et, de feux estouffant ce funeste animal,
 La delivra de peur aussi tost que de mal,
 Et, purgeant le venim dont elle estoit si pleine,
 Rendit en un instant la nimphe toute saine.

Ce Prince, ainsi qu'un Mars en armes glorieux,
 De palmes ombrageoit son chef victorieux,
 Et sembloit, de ses mains au combat animées,
 Comme foudre jetter la peur dans les armées.
 Ses exploits achevez en ses armés vivoient.

Là, les champs de Poictou d'une part s'eslevoient,



Tes logis, tapissés en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-là mesmes du Roy.
Mais si faut-il enfin que tout vienne à son conte,
Et, soit avec l'honneur, ou soit avec la honte,
Il faut, perdant le jour, esprit, sens et vigueur,
Mourir comme Enguerrand ou comme Jacques Cœur,
Et descendre là-bas, où, sans choix de personnes,
Les escuelles de bois s'égalent aux couronnes.

En courtisant pourquoy perdrois-je tout mon temps,
Si de bien et d'honneur mes esprits sont contens?
Pourquoy d'ame et de cœur faut-il que je me peine,
Et qu'estant hors du sens aussi bien que d'haleine,
Je suive un financier soir, matin, froid et chaud,
Si j'ay du bien pour vivre autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procès au Palais n'a que faire;
Un president pour moy n'est non plus qu'un notaire;
Je fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la vertu ma faveur et ma court.
Voila le vray chemin, franc de crainte et d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureuse vie
Que, parmy les rochers et les bois desertez,
Jeusne, veille, oraison, et tant d'austeritez,
Les hermites jadis, ayant l'Esprit pour guide,
Chercherent si longtemps dedans la Thebaïde.
Adorant la vertu de cœur, d'ame et de foy,
Sans la chercher si loin, chacun l'a dedans soy,
Et peut comme il luy plaist luy donner la teinture,
Artisan de sa bonne ou mauvaise aventure.



ODE

JAMAIS ne pourray-je bannir
Hors de moy l'ingrat souvenir
De ma gloire si tost passée?
Tousjours, pour nourrir mon soucy,
Amour, cet enfant sans mercy,
L'offrira-t-il à ma pensée?

Tyran implacable des cœurs,
De combien d'amerés langueurs
As-tu touché ma fantaisie?
De quels maux m'as-tu tourmenté?
Et dans mon esprit agité
Que n'a point fait la jalousie?

Mes yeux, aux pleurs accoutumez,
Du sommeil n'estoient plus fermez;
Mon cœur frémissait sous la peine,
A veu' d'œil mon teint jaunissoit,
Et ma bouche, qui gémissait,
De souspirs estoit tousjours pleine.



LOUANGES DE MACETTE

BELLE et savoureuse Macette,
Vous estes si gente et doucette,
Et avez si doux le regard,
Que, si vos vertus et merites
N'estoyent en mes œuvres décrites,
Je croirois meriter la hard.

Ouï, je croirois qu'on me deût pendre
Si je ne m'efforçois de rendre,
Avec de doubles interests,
Vostre nom autant en estime
Au mont des Muses, par ma ryme,
Comme il est dans les cabarets.

Puis vostre amour, qui s'abandonne,
Ne refusa jamais personne,
Tant elle est douce à l'amitié;
Aucun respect ne vous retarde,

Par un destin secret mon cœur s'y voit contraint,
 Et par un si doux nœud si doucement estreint
 Que, me trouvant espris d'une ardeur si parfaite,
 Trop heureux en mon mal, je benis ma defaite,
 Et me sens glorieux, en un si beau tourment,
 De voir que ma grandeur serve si dignement :
 Changement bien étrange en une amour si belle !
 Moy qui rangeois au joug la terre universelle,
 Dont le nom glorieux, aux astres eslevé,
 Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé ;
 Qui fis de ma valeur le hazard tributaire ;
 A qui rien, fors l'Amour, ne put estre contraire ;
 Qui commande par tout, indomptable en pouvoir ;
 Qui sçay donner des loix, et non les recevoir ;
 Je me voy prisonnier aux fers d'un jeune maistre,
 Où je languis esclave, et fais gloire de l'estre,
 Et sont à le servir tous mes vœux obligez :
 Mes palmes, mes lauriers, en myrthes sont changez,
 Qui, servant de trophée aux beautez que j'adore,
 Font en si beau sujet que ma perte m'honnore.

Vous qui dés le berceau de bon œil me voyez,
 Qui du troisième ciel mes destins envoyez,
 Belle et sainte planete, astre de ma naissance,
 Mon bon-heur plus parfait, mon heureuse influence,
 Dont la douceur preside aux douces passions,
 Venus, prenez pitié de mes affections,
 Soyez-moy favorable, et faites à cette heure,
 Plustost que découvrir mon amour, que je meure,
 Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret,
 Qu'il ne vescu jamais un amant si discret,

Te plains-tu d'aymer bien et d'estre bien aymée?
Tu les peux voir tous deux et les favoriser.

PHILIS.

Un cœur se pourroit-il en deux parts diviser?

CLORIS.

Pourquoy non? C'est erreur de la simplesse humaine;
La foy n'est plus au cœur qu'une chimere vaine;
Tu dois, sans t'arrester à la fidelité,
Te servir des amans comme des fleurs d'esté,
Qui ne plaisent aux yeux qu'estant toutes nouvelles.
Nous avons de nature au sein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, et divers sentimens:
Pourquoy ne pourrions-nous avoir divers amans?
Combien en connoissé-je à qui tout est de mise,
Qui changent plus souvent d'amant que de chemise?
La grace, la beauté, la jeunesse et l'amour
Pour les femmes ne sont qu'un empire d'un jour,
Encor que d'un matin: car, à qui bien y pense,
Le midy n'est que soin, le soir que repentance.
Puis donc qu'Amour te fait d'amans provision,
Use de ta jeunesse et de l'occasion.
Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laissant qu'un regret en leur place;
Mais, si ce proceder encore t'est nouveau,
Choisy lequel des deux te semble le plus beau.

PHILIS.

Ce remede ne peut à mon mal satisfaire;

Et, me pensant ayder, mes angoisses redoublent :
Car, si, pour essayer à mes maux quelque paix,
Par fois, oubliant l'un, en l'autre je me plais,
L'autre, tout en colere, à mes yeux se presente,
Et, me montrant ses coups, sa chemise sanglante,
Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié,
Mon cœur se fend d'amour et s'ouvre à la pitié.
Las! ainsi combatuë en cette étrange guerre,
Il n'est grace pour moy au ciel ni sur la terre :
Contre ce double effort débile est ma vertu ;
De deux vents opposez mon cœur est combattu,
Et reste ma pauvre ame, entre deux étouffée,
Miserable dépouille et funeste trophée.





STANCES

QUAND sur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë ;
Estant vieilly dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenuë.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublez s'évanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge, à l'instant écoulé,
Comme un trait qui s'est envolé,
Ne laisse après soy nulle marque,
Et leur nom, si fameux icy,
Si tost qu'ils sont morts, meurt aussi,
Du pauvre autant que du monarque.

Espand du fiel en mes ulceres ;
 Si peu que j'ay de jugement
 Semble animer mon sentiment,
 Me rendant plus vif aux miseres.

Ha ! pitoyable souvenir !
 Enfin, que dois-je devenir ?
 Où se reduira ma constance ?
 Estant ja defaillly de cœur,
 Qui me donra de la vigueur
 Pour durer en la penitence ?

Qu'est-ce de moy ? Foible est ma main,
 Mon courage, hélas, est humain,
 Je ne suis de fer ni de pierre.
 En mes maux monstre-toy plus doux,
 Seigneur : aux traits de ton courroux
 Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux sinon
 Qu'un festu sans force et sans nom,
 Qu'un hibou qui n'ose paroistre,
 Qu'un fantosme icy bas errant,
 Qu'une orde escume de torrent,
 Qui semble fondre avant que naistre,

Où toy, tu peux faire trembler
 L'univers et desassembler
 Du firmament le riche ouvrage,
 Tarir les flots audacieux,



SUR LA NATIVITÉ
DE NOTRE-SEIGNEUR

HYMNE

PAR LE COMMANDEMENT DU ROY LOUIS XIII, POUR SA MUSIQUE
DE LA MESSE DE MINUIT.

POUR le salut de l'univers,
Aujourd'huy les cieux sont ouvers,
Et, par une conduite immense,
La grace descend dessus nous;
Dieu change en pitié son courroux,
Et sa justice en sa clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puissant,
Au fils de l'homme s'unissant
En une charité profonde,
Encor qu'il ne soit qu'un enfant,
Victorieux et triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

Dessous sa divine vertu
Le peché languit abbatu,

Il sçavoit parler espagnol.
Il ne recevoit point d'escornes,
Car il ne portoit pas les cornes
Depuis qu'avecques luy je fus.
Il avoit les membres touffus :
Le poil est un signe de force,
Et ce signe a beaucoup d'amorce
Parmy les femmes du mestier.
Il estoit bon arbalestier ;
Sa cuisse estoit de belle marge ;
Il avoit l'espaule bien large ;
Il estoit ferme de roignons,
Non comme ces petits mignons
Qui font de la sainte Nitouche :
Aussi-tost que leur doigt vous touche,
Ils n'osent pousser qu'à demy.
Celuy-là pousoit en amy,
Et n'avoit ny muscle ny veine
Qui ne poussast sans prendre haleine ;
Mais tant et tant il a poussé
Qu'en poussant il est trespasé.
Soudain que son corps fut en terre,
L'enfant Amour me fit la guerre ;
De façon que pour mon amant
Je pris un basteleur normant,
Lequel me donna la verole ;
Puis luy prestay, sur sa parole,
Avant que je cognusse rien
A son mal, presque tout mon bien.
Maintenant nul de moy n'a cure ;
Je fleschis aux lois de nature,
Je suis aussi seche qu'un os ;
Je ferois peur aux huguenots
En me voyant ainsi ridée,
Sans dents, et la gorge bridée,
S'ils ne mettoient nos visions
Au rang de leurs derisions.
Je suis vendeuse de chandelles :
Il ne s'en voit point de fidelles

En leur estat comme je suis ;
 Je cognois bien ce que je puis ;
 Je ne puis aymer la jeunesse,
 Qui veut avoir trop de finesse,
 Car les plus fines de la Cour
 Ne me cachent point leur amour.
 Telle va souvent à l'église,
 De qui je cognois la feintise ;
 Telle qui veut son fait nier
 Dit que c'est pour communier ;
 Mais la chose m'est indiquée :
 C'est pour estre communiquée
 A ses amys par mon moyen,
 Comme Heleine fit au Troyen. »

Quand la vieille, sans nulle honte,
 M'eut achevé son petit conte,
 Un commissaire illec passa,
 Un sergent la porte poussa.
 Sans attendre la chambriere,
 Je sortis par l'huis de derriere,
 Et m'en allay chez le voisin,
 Moitié figue, moitié raisin,
 N'ayant ny tristesse ny joye
 De n'avoir point trouvé la proye.

L'AMOUR est une affection
 Qui, par les yeux, dans le cœur entre,
 Et, par forme de fluxion,
 S'escoule par le bas du ventre.

HIER la langue me fourcha,
 Devisant avecq' Antoinette;
 Je dis foutre ! et ceste finette
 Me fit la mine et se fascha.
 Je deschus de tout mon crédit,
 Et vis, à sa couleur vermeille,
 Qu'elle aymoit ce que j'avois dit,
 Mais en autre part qu'en l'oreille.

MAGDELON n'est point difficile
 Comme un tas de mignardes sont :
 Bourgeois et gens sans domicile
 Sans beaucoup marchander luy font.
 Un chacun qui veut la reconstre.
 Pour raison elle dit un point :
 Qu'il faut estre putain tout outre,
 Où bien du tout ne l'estre point.

DANS un chemin un pays traversant,
 Perrot tenoit sa Jeannette accolée.
 Sur ce, de loing advisant un passant,
 Il fut d'avis de quitter la meslée.
 « Pourquoi fais-tu, dit la garce affollée,
 Tresve du cul ? — Ha ! dit-il, laisse-moy ;
 Je vois quelqu'un : c'est le chemin du roy.
 — Ma foy, Perrot, peu de cas te desbaucle .
 Il n'est pas fait plustot, comme je croy,
 Pour un piéton que pour un qui chevauche . »

Dy-moy, pourquoi, vieille maudite,
 Des ruffiens la calamite,
 As-tu si-tost quitté l'enfer?
 Vieille, à nos maux si préparée,
 Tu nous ravis l'age dorée,
 Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame sorciere,
 Des enfers estre la portiere;
 Pars et t'en-va, sans nul delay,
 Suivre ta noire destinée,
 Te sauvant par la cheminée,
 Sur ton espaule un vieux balay.

Je veux que par tout on t'appelle
 Louve, chienne et ourse cruelle,
 Tant deçà que delà les monts;
 Je veux de plus qu'on y ajoute:
 Voilà le grand diable qui joute
 Contre l'enfer et les demons.

Je veux qu'on crie emmy la rue:
 Peuple, gardez-vous de la grue
 Qui destruit tous les esguillons,
 Demandant si c'est aventure,
 Ou bien un effect de nature,
 Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,
 Et puis, pour en estre animée,
 On la frotta de vif-argent:
 Le fer fut premiere matiere;
 Mais meilleure en fut la derniere,
 Qui fit son cul si diligent.

Depuis, honorant son lignage,
 Elle fit voir un beau ménage
 D'ordure et d'impudicitez,
 Et puis, par l'excez de ses flammes,

mêlé aux intrigues du cardinal de Retz. Homme d'esprit et ami des lettres et des lettrés, il a laissé plusieurs ouvrages, dont l'un, les *Jeux de l'inconnu*, est encore recherché.

11, 13. *C'est donc pourquoy*. Le prélat auquel Regnier consacra sa belle jeunesse était François de Joyeuse, cardinal archevêque de Toulouse.

12, 25. Var. : *aux biens* qu'elle depart.

— 28. Var. : chacun à son dire.

13, 3. Var. : *l'arrest* est my-party.

14, 8. Var. : *S'assissent* en prelates.

— 26. Var. : *une* evesché.

15, 28. Var. : *Ne couche* de rien moins que l'immortalité.

16, 5. Ce vers et les suivants paraissent désigner une maison de campagne que Desportes possédait à Vanves. Il ne semble pas, comme on l'a prétendu, que le comte de Cramail ait jamais eu une propriété dans ce village. Leboeuf (édit. 1757, ix, 437) n'a rien relevé à cet égard. On sait que ce côté des environs de Paris était alors à la mode et que les maisons de plaisance y étaient belles et très-ornées. Les poètes remontaient volontiers les bords de la rivière de Bièvre en récitant leurs vers, et c'est sans doute non loin de ce célèbre ruisseau que s'élevait l'asile protecteur de Desportes.

— 18. Var. : *Et selon* que requiert.

— 20. *Je n'ay comme ce Grec* : allusion à Hésiode.

18. SATYRE III. Cette satire s'adresse à François-Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres, qui fut, comme le cardinal de Joyeuse, ambassadeur à Rome, et qui s'est fait connaître par beaucoup d'autres missions de ce genre. Il était frère de Gabrielle d'Estrées ; mais son plus beau titre à nos yeux est d'avoir encouragé les lettres par sa passion pour les beaux livres. Bibliophile éminent dans un temps qui en a compté de si dignes, il laissa une collection, aujourd'hui disséminée, qui est restée fameuse.

38, 2. *Fraisé*. La mode de porter la fraise n'a pris fin que vers 1630.

— 3. Var. : et change *la nature*.

— 24. Var. : les *desdagne*, pour la rime.

39, 10. Var. : Imbecile, *douteux*.

40, 26. Var. : *devient* son maquereau.

41, 25. Var. : et *de façons nouvelles*.

— 28. *Le faquin, la bague* : exercices habituels dans les jeux et carrousels. Le faquin était un homme de bois qu'il s'agissait d'atteindre à la course avec une lance. Celui qui ne le frappait pas d'aplomb recevait un coup par un revirement subit du mannequin.

— 29. *Pommades*, terme de manège qui désigne une voltige faite sur la paume de la main.

43. SATYRE VI. Cette satire, imitée du Mauro, poète italien, a été vraisemblablement composée à Rome. Philippe de Bethune, baron de Charost, conserva l'ambassade de Rome de 1601 à 1605, et Regnier faisait partie de sa suite. De Bethune-Charost mourut en 1649, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il était frère de Sully.

— 5. Var. : Où comme *au grand Hercule*.

— 12. *Les Flamens*. La maison de Bethune a pris son nom de la ville de Bethune, dans l'Artois. Une fille de cette maison, mariée à un comte de Flandre, fut mère de Robert III, dit de Bethune, qui fut comte de Flandre au commencement du XIV^e siècle*.

44, 3. *Ces avares oyseaux* : les enrichis par la malversation dans le maniement du produit des fermes et autres deniers royaux.

— 24. *Genet de Sardaigne*. On citait plutôt dans le langage proverbial les genets d'Espagne. Mais Regnier veut désigner des petits chevaux comme sont ceux de Sardaigne.

45, 28. *Pierre du Puis*, fou populaire dans Paris à la fin

du XVI^e siècle. On raconte qu'il s'était chaussé un pied avec un chapeau, et cela en avait fait un homme célèbre.

46, 4. Var. : *As adoré l'honneur.*

47, 19. Var. : *le fourment rapportoit.*

— 26. *La tour de Nonne*, ancienne tour de Rome qui servait de prison, autrefois *Torre de Nona* et depuis Tordinone : ainsi appelée, par corruption, de *Torre dell' annona*, parce que les magasins de blé étaient situés en ce lieu*.

48, 2. *Barbe de paille à Dieu* : la gerbe de la dîme faite toute de paille battue, pour frauder l'Eglise.

49, 24. *Sopiquet* : le *Moretum* de Virgile, traduit par Du Bellay. Le saupiquet est un ragoût dans lequel il n'entre pas moins de huit ingrédients.

50, 7. Var. : *Qu'il le traîne.*

— 11. Var. : *à ces discours.*

— 20. *Catrin*, petite pièce de monnaie italienne, *quadri-no*.

— 24. *Estoile poussiniere*, l'une des étoiles centrales de la constellation que les astronomes ont nommée les Pléiades. « La poussiniere » est le nom populaire. Rabelais s'en est servi.

51, 1. *Saint George*. Allusion à la légende populaire de ce saint. Regnier est plein de ces expressions populaires. Un bon dictionnaire des proverbes est indispensable à qui l'analyse et le veut bien comprendre.

— 15. Le duel avait été défendu par un édit du roi Henri IV en juin 1602.

— 24. *Tinel*, salle commune qui sert de réfectoire aux gens de service dans une grande maison. De l'italien *tinello**.

52, 8. Var. : *Et duquel il vaut moins.*

53, 9. Var. : *d'oster avecq' estude.*

54, 13. Var. : *des mœurs ou du discours.*

— 16. 1613 donne : *Que, voyant les deffaux.*

- 27. Var. : gentes en habits et sades en façons.
- 71, 11. *Au Palais*, chez les marchands d'objets de luxe établis dans les galeries du Palais.
- 21. Propos attribué à Malherbe.
- 72, 26. Var. : a *manque* de cervelle.
- 73, 4. *Mon ver coquin*, le caprice.
- 16. Ce vers a été reproduit par Racine, dans *Athalie*.
- 75, 21-24. Il faudrait *la passion* au singulier, sans quoi l'on ne saurait à qui se rapportent *elle* et *son goust*.
77. SATYRE X. N'est pas dans l'édition de 1608.
- 4. *Pentiere*, grand filet à prendre des oiseaux.
- 79, 11. *La gallerie*, la galerie du Louvre.
- 26. Don Pedro Manriquez, connétable de Castille, allant en Flandre, traversa la France et séjourna quelque temps à Paris à la fin de 1603*.
- 80, 28. *Un homme sans vert*, pris au dépourvu. Allusion proverbiale aux termes d'un ancien jeu.
- 82, 20. *La Pomme de pin*, fameux cabaret de Paris.
- 83, 16. *Si*, dans ce vers, veut dire : pourtant.
- 17. C'est le vaisseau qui porta, d'Athènes en Crète, Thésée allant combattre le Minotaure.
- 84, 10. *Drap du Seau*, drap fabriqué au Seau, petite ville du Berry.
- 85, 21. *Ce qu'Homere en escrit*. Ulysse, voyant Achille prêt à mener les Grecs au combat, lui représente qu'il n'est point à propos de les y mener à jeun.
- 25. *Mais comme un jour d'esté*. Var. : Mais comme un jour d'hiver. Les éditions modernes ont cru devoir corriger ainsi les éditions contemporaines de Regnier.
- 87, 17-24. Ces vers font allusion à la bataille de Lé-pante, 7 octobre 1571, dont les détails sont trop connus pour qu'il soit besoin de faire ici de l'érudition à son pro-

131, 26. Le safran ne fleurit qu'en octobre, mois pendant lequel le soleil entre dans le signe du Scorpion*.

132, 13. *Ces champs que la riviere d'Oyse*. L'abbaye de Royaumont, fondée par saint Louis en 1230, et dont était alors abbé Philippe Hurault de Chiverny, évêque de Chartres et ami de Regnier. On sait déjà que notre poète avait désiré être inhumé à Royaumont et que son corps fut transporté de Rouen dans ce monastère.

135, 5. *Rison*, anagramme de Rosni. Il n'est pas supposable cependant que Regnier ait voulu désigner ce ministre, dont il a fait l'éloge à plusieurs reprises.

— 20. *Lopet*, anagramme de Paulet. Charles Paulet, fameux traitant, fut l'inventeur du droit annuel par lequel on peut assurer l'hérédité des offices, ou plutôt il l'exploita le premier comme fermier royal, et l'impôt prit son nom : la paulette.

— 22. *Un banquier qui fait Rome*, qui fabrique des signatures et expéditions de la cour de Rome*.

— 27. *Roussel faire le prince*. On n'a pas retrouvé quel personnage Regnier a voulu désigner. Les suppositions que l'on forme ne valent pas la peine d'être citées.

137. M. de Forquevaus, auteur du recueil de poésies érotiques connu sous le titre d'*Espadon satirique*, qui parut pour la première fois en 1619, et qui reparut depuis sous le nom du sieur Desternod.

142. SATYRE. Le poète donne la parole à Henri IV.

— 10. *Nouveau Toitan*. Lisez « Titan ».

147. ELEGIE ZELOTIPIQUE, exprimant les plaintes et les reproches d'un amant jaloux.

156. IMPUISSANCE, imitation de la pièce d'Ovide : *At non formosa est*, etc., etc.

— 15. *Et sa langue mon cœur*. Pour corriger ce que ces vers ont de défectueux, l'éditeur de 1642 offrit cette variante de son invention, que l'on a copiée depuis :

*Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,
Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa ;*

pour assurer la transmission desdits offices à leurs héritiers. S'affranchir de cet impôt, c'était léguer sa charge au domaine.

— 4. Ange Cappel, sieur du Luat, était secrétaire du roi Henri III et frère du médecin Guillaume Cappel. Dans ces vers, devenus obscurs, Regnier fait allusion à une taxe imaginée par Du Luat et de laquelle celui-ci aurait grandement profité. L'échevinage, qui se trouvait sans doute atteint par le nouvel impôt, est désigné sous le nom de « consulat ».

189, 29. *Car, enfin, ou Plutarque ment.* Allusion à deux traités sur l'âme des animaux, qui font partie de la collection des *Œuvres morales* de Plutarque.

191. PLAINTE. Cette pièce et la suivante ont été publiées pour la première fois dans *Le Temple d'Appolon, ou nouveau recueil des plus excellens vers de ce temps* (Rouen, Raphaël Du Petit-Val, 1611, petit in-12), et sont sans doute aussi peu authentiques que les autres compositions attribuées à Regnier dans les recueils satiriques de la même date.

201. LOUANGES DE MACETTE. Cette pièce n'est certainement pas de Regnier ; on s'étonne que les Elzevier l'aient admise dans leur recueil : c'est par pur respect pour leur édition que nous la conservons ici.

210, 24. *Par ces plaintes.* Correction proposée : *Par ces plaines encore...*

229. SUR LA NATIVITÉ. On croit généralement que cette pièce (est-elle de Regnier?) fut composée en 1611 ou 1612.

235. SUR LA MORT, etc. Tiré des *Œuvres* de Rapin. 1610, in-4°, vers la fin (le volume n'est pas paginé). Ce sonnet, dans cet ouvrage, est suivi de la signature : *Reignier.*

236. Les pièces qui suivent ont été données par tous les éditeurs de Regnier depuis le XVIII^e siècle, d'après le *Cabinet satyrique*, où nous les avons reprises à notre tour pour nous conformer à la tradition ; néanmoins nous sommes persuadé que ces œuvres ordurières ne sont pas sorties de la plume de Regnier

PROVENCE (la), 172.

PROVINS (le sieur de), 126.

Quémande, qui mendie.

Quenaille, canaille.

Rancœur, désir de vengeance, rancune.

RAPIN, 68, 235.

Rebec, violon.

Recipez, remèdes.

Recreu, fatigué, épuisé, et, par extension, médiocre.

Remeugle, remugle, odeur de renfermé.

Rengreger (se), se fortifier, s'augmenter.

RHEIN (le), 172.

ROME, 24, 43, 60.

Rongneux, qui a la rogne.

RONSARD, 14, 15, 18, 31, 37, 69, 76.

Rosoyant, qui tient de la rosée.

ROUSSET, 135.

ROYAUMONT, 132.

Sade, *sadinette*, gentille.

Sagette (sagitta), flèche, trait.

SAINT-EUSTACHE (église), 102.

SAINT-JEAN (église), 69.

SAINT-MICHEL, 33.

SAVOYE, 18, 83.

SEAU (le), 84.

SÈES, 34.

Sivé, flaque d'eau croupie.

SICILLE (la), 177.

Siller, priver de la vue. Nous avons encore aujourd'hui son contraire, *dessiller*.

Soulois, *souloit*, du verbe *souloir*, avoir coutume.

TASSE (le), 76.

Température, tempérament.

THERESE (sainte), 113.

TIBRE (le), 43.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE, par Louis Lacour	1
ŒUVRES PUBLIÉES DU VIVANT DE REGNIER.	
Au Roy.	1
Satyre I. Discours au Roy (<i>Puissant Roy des François</i>)	3
— II. A Monsieur le comte de Caramain.	9
— III. A Monsieur le marquis de Cœuvres.	18
— IIII. A Monsieur Motin.	27
— V. A Monsieur Bertaut, evesque de Sées.	34
— VI. A Monsieur de Bethune, estant ambassadeur pour Sa Majesté à Rome	43
— VII. A Monsieur le marquis de Cœuvres.	52
— VIII. A Monsieur l'abbé de Beaulieu, estant nommé par Sa Majesté à l'evesché du Mans.	59
— IX. A Monsieur Rapin.	68
— X. (<i>Ce mouvement de temps</i>).	77
— XI. (<i>Suite</i>).	93
— XII. A Monsieur Freminet.	107
— XIII. Macette.	112
— XIIIII. (<i>J'ay pris cent et cent fois</i>).	123
— XV. (<i>Ouy, j'escry rarement</i>)	130
— XVI. A Monsieur de Forquevaus.	137
— XVII. (<i>Non, non, j'ay trop de cœur</i>)	142

